

Marc Saunder

La Petite Musique dans ma tête...



Marc Saunder

La Petite Musique dans ma tête...

© Marc Saunder, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6130-9

Couverture : © Cécile Veihan – « Les Embruns »

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'entretien est violent. En dix minutes, la DRH balaie vingt ans de carrière dans un réquisitoire d'une mauvaise foi écœurante. Emma, groggy, ne réagit même pas. À quoi bon ? Elle n'est pas la première et ne sera certainement pas la dernière.

Anne, la DRH qu'elle croyait être son amie, poursuit d'un ton monocorde une liste de griefs insensés, probablement dictés par l'avocat de la boîte. Quand elle invoque la faute grave, Emma écarquille les yeux, incrédule.

— ...et tu ne percevras donc ni indemnité de préavis ni indemnité de licenciement. Tu remettras ton ordi et les clés de ta voiture à Serge, des Services Généraux. Dès aujourd'hui !

Anne se lève pour prendre congé, sans un regard pour sa victime du jour. Avant de sortir de la pièce, elle se retourne en lui assénant :

— Ah oui, j'oubliais. Nous gagnons toujours aux prud'hommes.

Emma regagne son bureau, le regard vide, sans prêter attention à ceux qui la fixent en la croisant. Une partie de son monde vient de s'écrouler : celle sur laquelle elle a décidé de tout miser après son divorce avec Antoine. Curieusement, elle ne ressent rien. Ni colère ni abattement. Un peu comme si on l'avait anesthésiée. Elle évite le cliché du carton regroupant les quelques affaires qu'elle pourrait emporter en partant. Un bureau en open-space ne favorise pas l'étalage d'objets personnels. Pas de photo des enfants, ni de plante verte, juste un plateau de bois qu'elle prend soin de laisser net tous les soirs, sans le moindre dossier qui traîne.

Elle quitte l'immeuble de bureau ultra moderne sur les quais de Levallois sans un regard derrière elle. Maintenant... oublier. Rentrer dans sa maison en bordure de la forêt de Montmorency. Prendre les transports en commun pour la première fois depuis bien longtemps.

T'EN FAIS PAS – Louis Bertignac

EMMA

Je démarre mon outplacement demain. J'avoue que j'ai beaucoup hésité. Anne a fini par revenir vers moi pour me proposer un arrangement à l'amiable. Une indemnité exceptionnelle selon ses propres mots, assortie d'un *out*. Je sais que c'est une pratique courante dans la boîte que de s'acheter une bonne conscience en proposant un accompagnement en cas de licenciement, mais jusqu'à aujourd'hui, cela restait plutôt abstrait. Je connais bien le nom de deux ou trois de ces cabinets qui ont suivi certains de mes pairs après leur départ, mais rien de plus.

À la Direction Juridique, j'ai souvent fait appel à des avocats pour soulager la DRH du traitement des transactions de départ sensibles de certains collaborateurs. Essentiellement des membres de Comex ou de Codir. Frédéric, l'un d'eux, est devenu un ami. Mon premier réflexe est de l'appeler pour partager avec lui ce mauvais rêve. En réalisant qu'il ne pourra pas me conseiller pour pallier tout risque de conflit d'intérêts. Il me glisse toutefois le nom de Cécile, qu'il connaît personnellement et dont le cabinet a bonne réputation. En bonne élève, je la rencontre et choisis sans discuter son cabinet. Incapable du moindre esprit critique. Une heure d'entretien et c'est plié ! Je ne lui ai pas posé la moindre question. L'impression de jouer les touristes, pas préparée, en jeans et baskets.

En fait, j'accuse le coup. Vingt ans dans la même entreprise, ça laisse des traces. J'y suis entrée jeune mariée, j'en sors divorcée. Et entre les deux, les promotions, la naissance de mes trois enfants, les crises de jalousie d'Antoine, un patron emblématique, une amourette éphémère avec mon homologue norvégien lors d'un séminaire d'entreprise, une mini dépression post divorce et tous les liens forts avec mes interlocuteurs du quotidien. Ceux qui me connaissent m'envient le côté « même pas mal ». S'ils savaient...

Les enfants se montrent assez présents. Inès me téléphone presque tous les jours, mais son internat à Bordeaux l'accapare totalement et je sens bien que je ne suis pas sa priorité. Édouard s'investit depuis peu dans son alternance et il

passé surtout à la maison pour récupérer son linge. Mais sa lecture de la situation est très mature et il me pousse à me lancer à fond dans cette période de transition pour explorer de nouvelles voies. Chloé, ma petite dernière, partage son temps entre la maison de son père à Enghien et la mienne. Cette semaine, elle me remonte le moral en cuisinant. Il faut dire que ses cours à Sciences Po ne la mobilisent guère. Douze heures par semaine sur trois jours. Ils ont mal vécu la période avant le divorce, lassés d'être sommés par leur père de prendre parti. Les éclats de voix, les pétages de câble incessants d'Antoine les ont poussés à vouloir me protéger. De lui, mais plus généralement de quiconque s'en prend à moi. Lorsque j'ai déménagé dans ma résidence actuelle, Édouard n'a pas hésité à aller insulter un voisin indélicat qui prenait un malin plaisir à garer sa voiture devant mon portail.

Pour notre premier entretien de travail, je ne connais pas les codes et je balance entre mon uniforme de Directrice Juridique – tailleur strict, chemisier uni et mocassins plats – et la version week-end – jeans, cachemire fin et ballerines. Cécile, ma consultante, a l'air décontracté, j'opte donc pour le jean.

Le cabinet occupe deux étages d'un immeuble haussmannien de Neuilly, à deux pas de la Porte Maillot. Vingt minutes de RER C et j'y suis. Pratique ! À l'accueil, une jeune eurasienne au sourire étincelant m'invite à patienter quelques minutes. Cécile termine un entretien. Quand je la suis enfin dans son bureau, je réalise que je la dépasse de près de deux têtes. Manifestement, mon mètre quatre-vingt-trois ne l'impressionne pas plus que ça. Elle me met instantanément à l'aise en me proposant de nous tutoyer. Habitée aux groupes américains, j'ai renoncé depuis longtemps à voussoyer qui que ce soit. Sur mon lieu de travail, comme en dehors. Plutôt que de me faire face derrière son bureau, Cécile m'indique de la main une méridienne près de la fenêtre, pendant qu'elle s'enfonce dans un fauteuil club vert pomme. Elle me propose un café... ou un thé. Va pour un thé ! Vert de préférence. Elle doit aimer le thé pour étaler un tel assortiment.

— Tu te sens comment ?

— Mmm, difficile à dire. Un peu perdue sans doute.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas à quoi m'attendre. J'entame cette démarche sans véritable conviction. Je verrai à l'usage si j'en retire quelque chose.

— Tu verras effectivement. Donne-toi le temps. Chaque personne vit cette

période de transition à son rythme. Je ne te bousculerai pas... sauf si tu me le demandes expressément.

— Autour de moi, on me pousse à tourner la page et à activer mon réseau pour retrouver un job le plus vite possible. En insistant sur le risque de dégrader mon employabilité si je ne rebondis pas tout de suite.

— Ces gens te parlent davantage d’eux que de toi. Ils projettent sur toi leur propre angoisse de se retrouver dans ta situation. Pas de précipitation ! Idéalement, tu pourrais te fixer une échéance. Pour t’y mettre, pour formaliser un projet, pour reprendre une activité... ou tout autre objectif qui te semble légitime. Et peu importe si tu la respectes. Cela te permettra juste de poser des jalons.

— Ça me va ! J’éprouve le plus grand mal à rentrer dans un cadre que je n’ai pas choisi. Paradoxal pour une juriste, non ?

— Pas forcément, ce n’est pas ton job qui définit qui tu es. D’ailleurs... si tu me disais qui tu es ?

Cécile me plaît. Avec son air de ne pas y toucher, elle a tout compris. Je sens qu’elle va m’apporter beaucoup. Bon, à dire vrai, elle ne m’a pas trop challengée. Plutôt un entretien découverte où il s’agissait surtout d’apprivoiser l’autre. Mais pour un démarrage, je ne m’attendais pas à repartir avec des devoirs dès le premier jour. Elle me recommande de regarder dans mon rétroviseur pour mieux comprendre d’où je viens. Et de choisir quelques événements marquants qui contribueront à affiner mon portrait. Et pas nécessairement liés à mon job. Elle a même ajouté :

— Nécessairement pas liés à ton job ! Tout ça, ce sera pour plus tard.

Drôle de sensation. J’arrive à la maison en début d’après-midi. Pas de rendez-vous, aucune contrainte. Si, mon cours de chant avec Chris.

— Chris pour Christine, lui ai-je demandé la première fois que je l’ai rencontrée à un concert de Bertignac à La Cigale ?

— Euh, non, en fait je m’appelle Brigitte. Chris, c’est quand je chante avec les autres filles.

Quand je lui ai demandé si elle accepterait de me donner des cours, j’ai continué à l’appeler Chris. Elle a eu son heure de gloire dans un girls band qui a atteint la finale de Popstars au début des années 2000. Depuis, elle rame et court

le cacheton dans des restos et des salles des fêtes à moitié vides. Les cours mettent un peu de beurre dans ses épinards et en plus, elle aime ça. En huit ans, j'ai travaillé une quarantaine de chansons avec elle et elle me convie une fois de temps à temps à la rejoindre sur scène, le temps d'un duo. Enfin, sur ce qui fait office de scène dans le resto où elle se produit. Curieusement, cela ne m'intimide pas. Je me suis rôdée dans les soirées karaoké arrosées entre copines et les quelques enterrements de vie de jeune fille auxquels j'ai assisté.

La musique me sert de refuge. Partout. Tout le temps. Toutes les musiques... ou presque. Du classique, du jazz, de la variété française ou anglo-saxonne, du folk, de la lounge, des comédies musicales. Sans hiérarchie. Il faudra que j'en parle à Cécile. Ça pourrait constituer le premier événement marquant que j'évoquerai avec elle. Ce concert où j'ai fait la connaissance de Chris. Je venais de divorcer et mon amie Stéphanie m'avait traînée à un concert de Bertignac pour me changer les idées. Je ne voyais en lui que le guitariste de Téléphone. Un très bon guitariste, mais pas un chanteur. Deux quadras passablement excitées battaient la mesure avec leurs pieds en tapant dans leurs mains bruyamment. Et l'une d'elles reprenait chacune des chansons en couvrant la voix de l'artiste. Avant les rappels, je l'avais apostrophée d'une voix admirative pour la féliciter de sa belle énergie. C'était Chris ! Le concert était truffé de références à Dylan et aux Stones, mais il possédait aussi un sens de la ballade qui me touchait beaucoup. « *T'en fais pas* » faisait partie de celles-là. Je l'ai passée en boucle pendant des semaines après le concert. Les paroles sonnent un peu creux, mais je craque à chaque fois au moment du pont quand il installe son solo de guitare.

J'ai seulement envie de partager avec Cécile le souvenir de ce moment. Un élément constituant parmi d'autres. Elle en fera quelque chose... ou pas. En fait, je me rends compte que c'est à moi d'en faire quelque chose. Mais je ne vois pas bien comment concilier la musique et mon univers professionnel. En tant que juriste, peut-être le droit contractuel, éventuellement la gestion des droits d'auteur. Mais je m'emballe. Tout ça n'a pas grand-chose à voir avec ma passion pour la musique.

Je redescends sur terre. Chris va se pointer dans moins d'une heure et je dois chauffer un peu ma voix. Je sais que nous passerons près de la moitié de la séance à effectuer des exercices et des vocalises avant d'attaquer les choses sérieuses. La chanson que je m'efforce de m'approprier depuis plusieurs semaines ! Comme toujours, je choisis une chanson d'un chanteur, pas d'une

chanteuse. Je suis soprane, mais j'aime descendre dans mes graves. Aujourd'hui, je n'ai pas assuré dans les aigus, malgré les encouragements de Chris. Incapable de les atteindre à la fin du refrain. J'ai dû passer en voix de tête. Tête que j'avais certainement ailleurs ! Je mesure le chemin qui me reste à parcourir, mais au moins je vais disposer d'un peu plus de temps pour travailler.

Chloé rentre tôt, tout excitée. Elle veut partager sa bonne nouvelle avec moi. Elle a décroché un stage d'attachée parlementaire auprès du député de notre circonscription. Un politicard de la pire espèce, selon moi, mais je ne veux pas doucher son enthousiasme.

— ...et tu sais, il a adoré ma manière de me présenter. J'ai suivi tes conseils et je suis restée sobre. J'ai surtout mis l'accent sur mes aspérités, j'ai parlé de l'aviron, du dépassement de soi et de ma capacité à nouer des contacts. Et j'ai aussi cherché à comprendre comment il fonctionnait avec ses stagiaires.

— Super ! Tu commences quand ?

— La semaine prochaine. Je serai chez Papa, mais comme il a prévu d'aller chez Vanessa, si tu préfères, je peux lui demander d'échanger sa semaine avec toi.

— Comme tu veux, mais la dernière fois il en a fait toute une histoire. En revanche, on pourra dîner un soir et tu me raconteras tes débuts.

— Cool ! Ah, mais toi, tu n'as pas vu ta coach aujourd'hui ?

— Si.

— Et alors ? Comment tu la trouves ?

— Très posée, très à l'écoute. On se tutoie et elle m'a donné du boulot pour notre prochaine séance. Si ça t'amuse, je te montrerai.

— Carrément !

Décidément, j'ai du mal avec les tics de langage de cette génération. Carrément ! Cela ne veut rien dire. Mais, je m'abstiens de la reprendre et me contente de lui sourire. Mon bébé ! Elle a fini par trouver sa place. Pas simple avec mes deux autres phénomènes. Inès et son mètre quatre-vingt-cinq qui a longtemps mené de front études et sport de haut niveau. Édouard, le je-m'en-foutiste de cent kilos, honnête joueur de troisième série au tennis et capitaine de l'équipe de rugby de son école de commerce, qui n'a jamais eu besoin de préparer le moindre examen. Chloé a cherché à faire mieux encore. Une mention très bien au bac avec plus de dix-huit de moyenne, une entrée à Sciences Po par la voie royale et d'interminables séances d'aviron qui l'ont menée aux

championnats de France cadets. Une saine émulation dans la fratrie ! J'ai de la chance, ils s'entendent à merveille.

Chloé me ressemble. Même visage, même cheveux frisés... bon, vingt centimètres de moins. Même caractère un peu soupe au lait, besoin de tout partager. Y compris le moindre détail de sa – riche – vie amoureuse. Gaël, son copain du moment, a quasiment élu domicile à la maison les semaines qu'elle passe chez moi. Nous jouons avec un plaisir gourmand notre partition de confidente exclusive, dans une espèce de colocation dont elle profite abondamment.

Je n'ai pas voulu garder la maison que nous avions achetée à Groslay avec Antoine. Pourtant, j'avais les moyens de lui racheter sa part. Nous formions un couple financièrement déséquilibré. Pendant que je suivais une trajectoire ascendante dans mon entreprise, de primes en augmentations, il avait choisi l'entrepreneuriat. Celui des fins de mois difficiles et des créanciers qui exercent une pression infernale sur votre environnement. Petit à petit, il avait sombré. Il m'en voulait de ma réussite et ne ratait jamais une occasion de me rabaisser devant nos amis.

La maison de Montmorency répond à mes critères de femme seule avec enfants. Une résidence d'une vingtaine de maisons mitoyennes et surtout, des voisins. Je suis trouillarde et l'idée d'habiter seule dans une maison isolée me terrifie. Et puis, j'ai pu l'aménager à ma guise. Quatre chambres – la plus grande pour moi – un salon ouvrant sur une terrasse prolongée par un jardinet en pente et une grande cuisine-salle à manger – mon refuge de gourmande qui aime recevoir et faire plaisir à mes enfants et à mes amis. Peu de meubles, un confortable canapé d'angle tourné vers une cheminée moderne, une table basse en laque, une armoire grillagée en bois blanc héritée de ma grand-mère – qui ne cadre pas vraiment avec le décor - et des tons neutres dans les beiges et les gris.

Inès est partie de la maison depuis trop longtemps et il nous faut toujours un moment d'adaptation à chaque fois qu'elle revient passer quelques jours. Sport-études au CREPS de Bordeaux à 16 ans, section escrime. Avec les Jeux de Paris 2024 en ligne de mire. Et puis la pression des études de médecine l'a rattrapée, avec le constat qu'il faudrait vraisemblablement faire un choix. Choisir c'est renoncer. Elle a renoncé à l'escrime en compétition. Elle tire de temps en temps pour donner un coup de main à son club de toujours et cela lui convient.